

## **PRESENTATION**

*Jean-Louis Besson et Maurice Comte*

DES MESURES, mais aussi DEMESURE. L'ambivalence du jeu de mots traduit celle de l'ensemble de cet ouvrage qui s'interroge sur la validité, la signification, et le rôle des pratiques de quantification en matière sociale et économique.

### **1. DES MESURES**

Cette désignation, par son caractère vieillot, est bien adaptée à l'état des connaissances : qu'elles soient historiques ou méthodologiques, les études sur ce thème restent peu nombreuses. Les travaux de Jacqueline Fourastié n'ont guère trouvé de prolongement et la perspective, antérieure et différente d'Oskar Morgenstern, pas davantage : le vaste panorama qu'il esquissait a été réédité tel quel 30 ans après, alors que des changements considérables avaient affecté tous les domaines qu'il abordait (production, prix, comptabilité nationale etc.). Un tel désintérêt est d'autant plus surprenant que la question de la mesure s'est trouvée directement située au point de concours de deux domaines en proie à la logorrhée : les polémiques sur les chiffres d'un côté et l'épistémologie de l'autre.

Traditionnellement, on attribue cette insuffisance de la réflexion sur les pratiques quantificatrices à la séparation entre statisticiens et utilisateurs. Les premiers, sollicités par des Impératifs de résultat et de rendement, cherchaient l'exactitude, quitte à éliminer, en les repoussant à plus tard, des problèmes difficiles. De plus, la création d'une image de marque pour le produit « statistiques » rendait les organismes producteurs, comme l'INSEE, très avares de publications proprement méthodologiques ou historiques et ce jusqu'à une période récente. Quant aux utilisateurs, ils se comportaient plutôt en consommateurs : le perfectionnement des méthodes et instruments les poussait à une boulimie de « données » numériques. S'il leur arrivait parfois de se heurter aux insuffisances des chiffres, cela les gênait moins que l'absence de chiffres, qu'aucun bricolage économétrique ne pouvait compenser.

### **2. DEMESURE**

Si l'on admet, provisoirement, cette « explication », on doit noter que cette négligence, si elle a pu être bénigne, ne l'est plus : la crise - entre autres-, a mis en évidence les vicissitudes d'une vision par trop mécaniste du social. Plus encore, il est apparu que toute adaptation méthodologique serait illusoire qui ne prendrait pas en compte la place occupée par la mesure dans les processus sociaux.

On a été ainsi amené à reconnaître que la quantification ne fait pas que reproduire, plus ou moins fidèlement, la réalité sociale, mais qu'elle la produit. Cette problématique inaugure un questionnement aux implications considérables lorsque le fonctionnement de la société fait l'objet de représentations affinées. En particulier, il remet en cause les principes mêmes d'une modélisation qui, pour déboucher sur le jeu de la simulation, doit intégrer sans cesse davantage de variables connues avec une précision croissante.

Cette sophistication des modèles va de pair avec une prolifération cancéreuse de la mesure et de la formalisation, qui est elle-même sujet d'interrogation : le chiffrage n'est pas un moyen d'accès à la réalité, mais LE moyen. Plus encore, à force d'enflure, le médium est devenu message : ce sert une grave erreur de l'envisager seulement comme un langage, alors qu'il est une parole, avec tout ce que cela implique d'action et de puissance dans le champ social.

De ce point- de vue, la démesure n'est pas dans l'erreur, inévitable, ni dans le fait d'évaluer ce qui est apparemment non-mesurable, le prix de la vie humaine ou de la poésie ; ce n'est pas non plus d'affecter à telle ou telle boule du grand loto social une probabilité de comportement, qui serait un nouvel avatar de la fatalité. La démesure, c'est qu'on ne puisse se passer de ces évaluations, que la réalité n'existe pas sans elles, qu'on en infère des pratiques dont l'impact sera, lui-aussi, évalué et Intégré au reste, en un vaste processus qui assimile à l'infini ses propres produits et que l'on pourrait de ce fait qualifier de coprophage.

### **3. DEMESURE DES MESURES**

On voit que le champ retenu, tant par son ampleur, que par l'inexistence d'un balisage préalable, réserve de singulières difficultés : il faudrait tout à la fois recenser les insuffisances en analyses méthodologiques, les combler et les expliquer.

L'hypothèse sera explorée ici que les statistiques n'ont pas échappé à la réflexion critique en raison de leur caractère secondaire ou instrumental, mais, au contraire, parce qu'elles sont devenues prégnantes, parce qu'elles ont envahi la modernité : en devenant l'expression et le mode d'expression, elles se sont trouvées dans les mêmes impasses que la scolastique autrefois.

Plusieurs perspectives peuvent être retenues. L'article de tête s'intéresse au nombre et à ce qu'il a perdu, cette ombre qui, paradoxalement, éclaire sa nature présente. Odile Journet (CNRS) et Jean-Louis Besson (Lyon 2) essayent de dégager la signification de l'envahissement par les statistiques. Les statistiques ne sont pas seulement un mode d'accès à la réalité, qui poserait le problème du rapport entre l'objet et sa représentation quantitative, c'est-à-dire les questions touchant à la validité et à l'exactitude de la mesure ; elles sont le mode dominant, universel de la représentation sociale, qui agit sur un mode magique pour simuler et donc créer la rationalité (« *Le nombre et son ombre* »).

Dans l'article conclusif, la « fable du compte » n'est pas présentée comme une abstraction, mais comme un processus insidieux, qui tend à échapper à toute norme, tant par sa nature propre que par sa place dans les rapports sociaux. Les statistiques sont soumises au paradoxe si bien défini par E. Morin : « c'est ce qui nous éclaire qui nous empêche de voir ». Ainsi, les nombres peuvent n'être plus un signifiant, mais devenir leur propre signifié. L'univers statistique serait alors un monde de signes, derrière lequel se cacherait un pouvoir perdu, ou dominé par sa propre machinerie (« *Du compte à l'affabulation. Les statistiques du chômage.* » J.L. Besson, M. Comte (Lyon 2).

J. Affichard (CEREQ) s'intéresse aux déterminations historiques, méthodologiques et Institutionnelles, et aux conséquences de leur conjonction sur la production des statistiques,

leur champ, leur structure et leur mode de fonctionnement (« *Contribution de la statistique à la mise en forme de la demande sociale d'information : réflexions sur l'histoire des statistiques écrite par les statisticiens* »).

G. Klotz (Lyon 2) observe ces mécanismes à l'oeuvre pour la comptabilité nationale : la genèse de celle-ci, tout en étant importante pour sa compréhension, ne la conditionne que partiellement (« *Sur les comptes de la puissance* »).

P Rousset (Lyon 2) reprend certains problèmes théoriques et pratiques de l'élaboration de l'indice des prix à la consommation, et, au-delà, s'interroge sur les relations complexes qu'il entretient avec le jeu social (« *Une mesure sans mesure : l'indice des prix à la consommation* »).

Cette mise en perspective étant faite et illustrée, il était possible de chercher à répondre de façon systématique à cette question : comment le processus de production des statistiques, assujéti à des règles rigoureuses, peut-il être aussi sensible à l'influence des pratiques sociales et institutionnelles ?

Pour Jacqueline Fourastié (CNAM, « *Problèmes de la prise en compte des flous statistiques dans les modèles quantitatifs* »), le nombre ne peut jamais acquérir la rigueur à laquelle il prétend. Le flou lui est inhérent, qu'il provienne du recueil de l'information ou des contingences de son traitement. La recherche de la précision, lorsqu'elle tombe dans l'excès peut devenir elle-même source d'erreurs.

A. Desrosières (INSEE, « *La portée sociologique des diverses phases d'un travail statistique* ») retrace les principales étapes de la procédure d'établissement d'une statistique : chacune d'entre elles se révèle source de choix et d'arbitrages, dont les difficultés sont riches d'implications sociologiques.

F. Dubet (EPHESS), à partir des grands auteurs de la sociologie moderne, montre comment le fait de rechercher une quantification conditionne les modalités et finalement le contenu de l'information fournie. Celle-ci n'est pas fautive, mais traduit une certaine conception du fonctionnement social (« *Les modèles modèlent-ils ?* »).

Ce rapide sommaire témoigne de la diversité de ce numéro : diversité des sujets abordés (comptabilité nationale, méthodes d'enquête, mesure du chômage, etc.), des méthodes d'approches (théorique, historique...) et des formations des chercheurs (économique, sociologique, statistique, ethnologique).

Les divergences qui en résultent ne débouchent pas sur l'incohérence. Cela tient au fait que les niveaux d'analyses et les perspectives sont en partie complémentaires, mais aussi à l'attitude très positive des chercheurs sollicités : ils ont accepté d'insérer leur contribution, sinon dans une problématique commune encore impensable, tout au moins dans le cadre qui leur était proposé, quitte à s'en distancier ou à s'en différencier sur tel ou tel point par des nuances ou des critiques.

Divers, mais pourtant homogène, DES MESURES est une interrogation multiple.